

1

Gideon, installé dans la salle d'attente du docteur Lewis Conrad au quatorzième étage d'un immeuble de Manhattan, tambourinait nerveusement des doigts. Dans quelques minutes, le médecin lui délivrerait un verdict de vie ou de mort. Le docteur Conrad avait beau être l'un des neurochirurgiens les plus en vue de New York, les magazines proposés à sa clientèle étaient si usés et sales à force d'être feuilletés que Gideon s'était bien gardé d'en choisir un. En outre, les numéros de *People*, *Us* et *Entertainment Weekly* mis à la disposition des patients ne l'intéressaient guère. Pourquoi ne trouvait-on jamais de revues intelligentes telles que *Harper's* ou *The New Criterion* dans les salles d'attente? Ou encore *National Geographic*?

Une porte s'ouvrit en silence et une infirmière passa la tête par l'entrebâillement. Gideon releva la tête, prêt à se lever.

— Ada Kraus, appela l'infirmière.

Une femme âgée quitta péniblement son siège, traversa la salle d'attente d'un pas lourd et disparut dans le couloir attendant.

Agacé, Gideon comprit que ce n'était pas la peur de mourir qui le minait, mais l'incertitude. Il avait choisi de rester à New York, au retour de la dernière mission accomplie pour le compte d'Effective Engineering Solutions, parce qu'il éprouvait le besoin de savoir. En toute autre circonstance, il aurait regagné directement son cabanon

du Nouveau-Mexique, au cœur des monts Jemez. À cette heure, il serait en train de pêcher dans son ruisseau préféré.

Tout lui paraissait étrange depuis son retour aux États-Unis. Son patron, Eli Glinn, s'était évanoui dans la nature sans un mot. Deux semaines plus tôt, il avait eu la mauvaise surprise de constater que son salaire n'avait pas été viré automatiquement sur son compte en banque, et EES avait brusquement cessé de régler la suite luxueuse qu'il occupait à l'hôtel Gansevoort, dans le quartier des abat-toirs. Gideon n'en était pas moins resté à New York, à errer dans les rues de la ville, visiter les musées, lire des romans au bord de la piscine de l'hôtel et boire plus que de raison dans les nombreux bars branchés de ce quartier à la mode. La nécessité l'ayant emporté sur sa peur de connaître le sort qui l'attendait, il s'était enfin décidé à prendre rendez-vous avec le docteur Conrad, et voilà qu'il comptait les minutes dans sa salle d'attente.

Ce n'était pas exactement de l'agitation, mais un mélange explosif d'espoir et de crainte qui le tirait dans des directions opposées : l'espoir que les événements survenus au cours des dix mois passés soient venus à bout de sa malformation artério-veineuse, la crainte que le mal ait empiré.

La porte s'ouvrit à nouveau et l'infirmière passa la tête dans la salle d'attente.

— Gideon Crew ?

Il se leva et suivit l'infirmière dans le couloir jusqu'au cabinet du médecin. Le contenu du dossier médical de Gideon reposait à la gauche du neurochirurgien, tandis qu'étaient étalés sur sa droite les scanners et autres IRM réalisés deux jours plus tôt à sa demande.

Le docteur Conrad était un homme d'une soixantaine d'années au visage avenant troué de deux yeux gris et encadré par des cheveux poivre et sel. Il posa sur son patient un regard bienveillant à travers ses lunettes à monture noire.

— Bonjour, Gideon, l'accueillit-il. J'espère que vous ne m'en voudrez pas de vous appeler par votre prénom.

— Je vous en prie.

— Asseyez-vous.

Gideon s'exécuta.

Le médecin s'éclaircit la gorge, puis il examina successivement les anciennes IRM et les nouvelles.

— Je crois comprendre que vous êtes au courant de votre condition.

— Oui. Il s'agit d'une « malformation de l'ampoule de Galien », pour reprendre votre jargon. Un nœud d'artères et de veines dans le cerveau, au cœur d'une zone baptisée le polygone de Willis. Un mal habituellement congénital, et inopérable dans mon cas. Comme les parois artérioveineuses sont en voie de fragilisation, l'angiome cérébral grossit régulièrement jusqu'au jour où il éclatera en provoquant une hémorragie fatale.

Un silence pesant punctua son explication.

— Je n'aurais pas mieux résumé le problème moi-même, commenta le docteur Conrad en croisant les mains. Quand le mal a été diagnostiqué pour la première fois, vous a-t-on précisé quelle était votre espérance de vie ?

— À peu près un an.

— Quand ce diagnostic vous a-t-il été communiqué ?

— Il y a dix mois.

— Je vois.

Le médecin feuilleta les images posées devant lui et se racla à nouveau la gorge.

— À la vue de tous les éléments dont je dispose, ce pronostic est fidèle à la réalité.

Gideon s'y attendait. Il n'avait aucune raison de croire que la situation ait pu s'améliorer, mais il en resta interloqué.

— Si je comprends bien... il me reste deux mois à vivre ?

— En comparant les IRM précédentes avec celles qui viennent d'être réalisées, on constate que votre MAV a évolué de façon parfaitement prévisible, malheureusement. Pour répondre à votre question, je dirais que ce délai me paraît raisonnable, à quelques semaines près.

— Aucun nouveau traitement n'a été mis au point depuis, et aucune opération n'est envisageable ?

— Vous le savez sans doute, les MAV sont normalement traitables par radiation ou embolisation, mais l'emplacement de votre anévrisme et sa taille nous empêchent de l'envisager. Toute intervention, radiologique ou chirurgicale, provoquerait des lésions cérébrales irréversibles. Si vous y surviviez.

Gideon se tassa sur son siège. Les craintes et les incertitudes qui planaient au-dessus de sa tête depuis des semaines s'étaient brusquement transformées en chape de plomb. C'est tout juste s'il arrivait à respirer.

Le docteur Conrad se pencha vers lui.

— Je sais que c'est dur à entendre, jeune homme, mais je n'ai aucun moyen d'adoucir la sentence. Cela ne vous aidera peut-être pas de l'entendre, mais vous possédez un avantage sur nous tous : vous savez combien de temps il vous reste.

— Drôle d'avantage, grimaça Gideon. Un avantage de deux mois. Mon Dieu.

— Lorsque Warren Zevon, la star du rock que l'on sait, a su qu'il était en train de mourir d'un cancer, quelqu'un lui a demandé comment il réagissait à la nouvelle. Il a répondu : « J'ai l'intention de savourer jusqu'au moindre sandwich. » Je ne peux que vous conseiller d'imiter son exemple. Évitez de rester prostré, paralysé par la peur et le chagrin. Profitez-en au contraire pour donner un sens au temps qui vous est accordé.

Gideon ne répondit rien et se contenta de secouer la tête. Il se sentait nauséeux. *Deux mois*. Comment avait-il pu se bercer d'illusions ?

— Vous conservez toute votre énergie et votre mobilité. Il en sera ainsi jusqu'à la fin. C'est le propre des MAV. Je vais vous donner le conseil que je prodigue aux autres patients confrontés à la même situation : vivez chaque instant du mieux que vous le pouvez.

Gideon resta immobile sur son siège un long moment. Face à lui, le docteur Conrad lui souriait avec la même expression bienveillante. Gideon comprit que la consultation

prenait fin en le voyant rassembler les éléments de son dossier. Il se leva.

— Je vous remercie, docteur.

Le neurochirurgien se leva à son tour, lui tendit les documents et lui serra la main.

— Que Dieu vous bénisse, Gideon. Et souvenez-vous de ce que je vous ai dit.

2

Le pâle soleil de cet après-midi glacial de mars accueillit Gideon lorsqu'il retrouva la 50^e Rue où l'attendaient les joies de l'heure de pointe à Midtown, un mélange de coups de klaxon, de gaz d'échappement et d'effluves de kebab s'échappant de la charrette d'un marchand ambulant. Il avait du mal à marcher, comme hébété. *Deux mois*. Sans croire au miracle, il avait entretenu l'espoir insensé que son anévrisme s'était guéri tout seul, ou qu'il avait cessé de grossir.

Il fut tenté de s'apitoyer sur son sort en tournant sur Madison Avenue. Gideon n'avait plus un seul ami au monde. C'est vrai, il avait largement assez d'argent pour vivre confortablement pendant les quelques semaines qui lui restaient, mais à quoi bon? Avait-il vraiment envie de retourner au Nouveau-Mexique et de vivre dans la plus grande solitude en passant son temps à pêcher et regarder la pendule?

Son téléphone portable laissa échapper un bip. Un coup d'œil sur l'écran lui indiqua qu'il venait de recevoir un texto de Manuel Garza, le numéro deux d'EES. Le message était laconique: *Prière de venir au bureau de toute urgence*.

Garza... Gideon avait longtemps entretenu une relation difficile avec l'ingénieur, capable de se montrer à la fois irritable et dur. Les deux hommes avaient cependant appris à se connaître lors de leur dernière mission. Gideon avait pu s'apercevoir que Garza dissimulait un cœur sous sa carapace d'acier.

De toute urgence.

Il décida de parcourir à pied les trois kilomètres qui le séparaient de l'ancien quartier des abattoirs, histoire de digérer ce qu'il venait d'apprendre. Deux mois. Mon Dieu...

Au terme d'une demi-heure de marche sur les trottoirs inondés de soleil, il se retrouva devant l'entrée des anciens entrepôts qui servaient de siège à EES sur la 12^e Rue. Il n'y avait pas remis les pieds depuis que son salaire avait cessé de lui être versé quinze jours auparavant, mais la carte magnétique et le code dont il disposait fonctionnaient toujours. Il ne cacha pas son étonnement en pénétrant dans l'immense espace qui servait de laboratoire à l'entreprise. L'endroit, qui regorgeait autrefois de maquettes et de tableaux couverts d'équations mystérieuses entre lesquels circulaient des chercheurs en blouse blanche, paraissait abandonné. Les vieux papiers qui jonchaient le sol trahissaient un déménagement précipité. Les bureaux étaient inoccupés, les ordinateurs sommeillaient pour la plupart sous des housses au milieu d'une forêt de câbles débranchés.

Gideon vit Garza venir à sa rencontre. Le géant brun au teint mat, un ordinateur portable en bandoulière, semblait d'humeur exécrationnelle.

— Pas trop tôt. Vous n'êtes tout de même pas venu à pied? s'écria-t-il sur un ton de reproche. Qu'est-ce que vous pensez de tout ce bazar?

— Quel bazar?

L'ingénieur embrassa l'espace caverneux d'un geste.

— Ça!

— On dirait qu'ils ont décidé de plier bagage.

— On vous a coupé les vivres, à vous aussi? La semaine dernière, je n'ai pas reçu mon salaire. Pas un mot, pas une explication, pas un avertissement. Nada.

— Comme moi.

— Et voilà ce que je trouve en débarquant ici! Après tout ce que j'ai fait pour Glinn, après avoir risqué ma peau une bonne demi-douzaine de fois, après tant d'années

d'efforts, c'est comme ça qu'il me remercie? Et tout ça pour quoi? Uniquement pour ça, s'emporta-t-il en fourrant sous le nez de Gideon sa Rolex en or. Je ne sais pas comment vous réagissez, mon vieux, mais je peux vous dire que je suis *furax!*

À la vérité, Gideon était davantage surpris que furieux. Quelle importance, après tout, puisqu'il ne lui restait que deux mois à vivre?

— En tout cas, Eli nous a toujours payés correctement.

— Après tout ce que j'ai fait pour lui, il aurait pu ajouter un zéro au montant de mon salaire. À part cette foutue montre, je n'ai quasiment rien mis de côté, mais il ne s'agit pas uniquement d'argent. Je lui en veux de la *façon* dont il a procédé. Impossible de le joindre depuis près de six semaines. Il ne répond ni aux e-mails, ni aux messages que je laisse sur son répondeur. Je ne sais même pas où se trouve ce fils de pute. Et voilà qu'on nous donne jusqu'à 17 heures pour emporter nos affaires! C'est-à-dire dans dix minutes, au cas où vous ne l'auriez pas remarqué.

Gideon afficha sa perplexité et Garza l'observa en fronçant les sourcils.

— Vous ne vous sentez pas bien?

Gideon aurait voulu lui répondre, mais les mots refusaient de franchir la barrière de ses lèvres.

Garza, qui était au courant du mal qui rongait Gideon, comprit brusquement.

— Les nouvelles sont mauvaises?

Gideon hocha la tête et un long silence s'installa, qu'il trouva enfin la force de rompre.

— Deux mois.

Garza afficha son ébahissement.

— Oh merde... Merde de merde. Je suis sincèrement désolé. Ils n'ont rien trouvé? Ils n'envisagent aucun traitement expérimental ou un truc du même style?

Gideon balaya la question d'un geste.

— Rien.

Garza poussa un soupir interminable.

— Ça me rend d'autant plus furieux. Glinn était au courant qu'il vous restait un an à vivre lorsqu'il vous a engagé, et voyez comment il vous traite! Vous devriez être encore plus en colère que moi. On aurait dû toucher le jackpot depuis longtemps. Je parle d'un vrai jackpot. C'est bien pour ça que je suis entré chez EES en quittant l'armée, avec tous les risques insensés que ça comportait. Eli nous avait toujours promis la fortune. Le pire, c'est qu'il n'avait pas menti. Mais au moment d'encaisser la monnaie, il décide de tout claquer dans son combat contre la météorite¹! Il a fini par gagner – grâce à nous, entre parenthèses –, mais il y a laissé jusqu'à son dernier dollar, et voilà qu'il nous vire en mettant la clé sous la porte!

Gideon n'arrivait pas à en vouloir à Eli Glinn, aussi se contenta-t-il d'acquiescer.

— En attendant, j'ai eu le temps de récupérer mes affaires, poursuivit Garza en montrant l'ordinateur qu'il portait dans une housse en bandoulière. Prenez les vôtres et je vous emmène prendre une sérieuse murge au Spice Market.

— Voilà une idée qu'elle est bonne, répondit Gideon avec un sourire forcé. Sauf que je n'ai pas vraiment d'affaires à récupérer.

— Alors tant mieux. Allons-y tout de suite.

Gideon jeta un dernier regard à l'entrepôt gigantesque où dormaient, dans un silence de mort, les reliques de nombreux projets inaboutis.

À cet instant précis, une sonnerie électronique se fit entendre dans un coin reculé de la vaste pièce et un écran d'ordinateur se réveilla sous son linceul de plastique translucide.

Garza fronça les sourcils.

— On dirait que quelqu'un a oublié d'éteindre sa bécane.

Il se dirigea vers la machine et la sortit de sa housse.

1. La mission à laquelle il est fait allusion est racontée dans le volume précédent, *A comme Apocalypse* (L'Archipel, 2016). (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

Un message s'affichait à l'écran en caractères noirs sur fond blanc :

Projet Phaistos

TÂCHE TERMINÉE

Temps écoulé: 43 412 heures 34 minutes 12 secondes

Solution suit

Garza ouvrit de grands yeux.

— C'est quoi ce bordel?

— Quarante-trois mille heures...?

Gideon s'interrompt, le temps d'effectuer un rapide calcul dans sa tête.

— Ça représente près de cinq ans. Vous croyez vraiment que cet ordinateur essaie de résoudre un problème depuis cinq ans?

Garza éclata d'un rire sonore dont l'écho se réverbéra sous la voûte de l'ancien entrepôt.

— Du Glinn tout craché. Je le vois bien confier une mission impossible à un de ses ordinateurs et le laisser mouliner jour et nuit pendant des années en attendant qu'il trouve une solution. Le pire, c'est que ça a marché! Un peu tard, mais après tout...

Gideon se pencha sur l'écran où s'affichait la « solution », sous forme d'une liste interminable en système hexadécimal.

— À quoi peut bien correspondre ce projet Phaistos?

Avant que Garza ait pu répondre, une voix s'éleva au fond de la salle.

— Il est 17 heures, messieurs! Je suis désolé, mais vous allez devoir partir.

Gideon se retourna et aperçut deux agents de sécurité à l'entrée de la pièce. Du coin de l'œil, il vit Garza, penché au-dessus de l'ordinateur, glisser une clé USB dans l'un des ports de la machine.

— Qu'est-ce que vous fabriquez?

— Je récupère les calculs.

— À quoi bon?

Garza, sans prendre le temps de lui répondre, fit courir ses doigts sur le clavier.

— Messieurs? insista l'un des gardes en traversant la salle avec son collègue.

— Une petite seconde, répondit Garza, tout à sa tâche. On récupère un dernier truc!

— Désolé, mais nous avons reçu l'ordre de procéder à l'évacuation des lieux à 17 heures précises.

Garza retira la clé USB et la glissa dans sa poche.

— J'aurais bien aimé trouver le temps de bousiller cette bécane avant de partir, grommela-t-il. Un petit souvenir pour Eli, ça lui aurait fait les pieds.

Les agents de sécurité rejoignirent les deux hommes.

— L'utilisation des appareils électroniques est strictement interdite, déclara le plus grand.

— Désolé, fit Garza en se redressant. On s'en va.

Les agents escortèrent les visiteurs jusqu'à l'entrée du bâtiment où ils les arrêtaient.

— Monsieur, déclara le grand type à Garza. Je vais devoir fouiller votre sac.

— Vous voulez rire ou quoi? s'énerva l'ingénieur. Ce sont mes affaires.

— Nous avons reçu des ordres.

Il tendit la main et Garza, après une légère hésitation, lui tendit la housse d'ordinateur.

L'agent de sécurité l'ouvrit et procéda à une fouille rapide. À défaut d'ordinateur, il découvrit un disque dur de petite taille.

— Je vais devoir récupérer ceci.

Garza écarquilla les yeux.

— Vous déconnez? Ces données m'appartiennent!

— Rien de ce qui se trouve ici ne vous appartient plus puisque vous quittez la société, lui rétorqua l'agent de sécurité.

— N'importe quoi.

L'homme s'empara du disque dur et le déposa aussitôt dans la fente d'une machine imposante. Un bruit de ferraille

se fit entendre et Gideon comprit qu'il s'agissait d'un broyeur géant.

— Hé là! C'est quoi ce bordel?

— Désolé, réagit l'agent sur un ton dénué de tout regret.

Il se planta devant les deux visiteurs, la main sur la crosse du Glock rangé dans un étui à sa ceinture.

— Il est l'heure, messieurs.

Garza le fusilla du regard.

— Allons-y, l'entraîna Gideon.

Les deux hommes se retournèrent sans un mot et les agents de sécurité les accompagnèrent jusqu'à l'ancienne plate-forme de chargement de l'entrepôt. Les lourdes portes en fer se refermèrent derrière eux dans un bruit de verrou.

— Allons prendre le verre dont on parlait tout à l'heure, dit Garza à l'adresse de son compagnon.